

Haroldo Conti

**LA BALLADE
DU PEUPLIER
CAROLIN**

Nouvelles

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Annie Morvan

La dernière goutte

La ballade du peuplier carolin

*Prunier devant ma porte,
si je ne reviens pas,
le printemps reviendra toujours.
Toi, fleuris.*

(Anonyme japonais)

ON PENSE GÉNÉRALEMENT que les journées d'un arbre se ressemblent toutes. Surtout s'il s'agit d'un vieil arbre. Mais non. Une journée d'un vieil arbre est une journée du monde.

Le peuplier carolin est né ici. Tout le monde sait que cet arbre ne pousse que contre un tuteur, mais celui-ci a grandi tout seul, il est venu sur cette terre entre les herbes dures qui la recouvrent comme une peau, autre petite herbe, misérable petite herbe exposée aux vents, aux bestioles et au soleil. Il crut un temps qu'il ne serait que l'une d'entre elles, jusqu'au jour où il remarqua qu'il les dépassait toutes et, lorsque le soleil se fit plus vigoureux et commença à tiédir la terre, il se gonfla, devint dur et éprouva une grande attirance pour les hauteurs, un désir de grimper vers le ciel. Il sentit qu'il y avait en lui quelque

chose de semblable à un chemin, bien qu'il ne sût pas encore ce qu'était un chemin. Il ne l'apprit que l'année suivante lorsque les herbes devinrent plus basses encore et qu'il aperçut, derrière elles, une clôture, et derrière la clôture, une espèce d'arbre couché sur la terre avec une branche ici et une autre là, sèches et rugueuses en hiver, mais dont les pointes fleurissent en été et s'achèvent en une petite mèche d'arbres, de vrais arbres. C'est là que vont les hommes et le vent fou qui pousse des nuages de poussière. Alors, il sut aussi ce qu'était une branche, parce qu'après les pluies d'août, il sentit son corps se dilater çà et là et une partie de lui qui ne s'allongeait plus vers le haut mais se tordait d'un côté et poussait comme le chemin sur la terre.

Maintenant c'est un vieux peuplier carolin, parce que douze étés ont passé, s'il ne se trompe pas dans ses comptes. À présent il pousse plus lentement, il ne grandit presque plus. Au printemps, il met ses feuilles à l'endroit exact où elles se trouvaient l'été précédent, et tout en haut viennent éclore de petites pousses d'un vert plus cru qui, au coucher du soleil, brillent de leur propre lumière. Aujourd'hui, il ne désire rien d'autre que ce doux éclat de l'été qui le recouvre comme un voile. Et dans cette lumière il est là, vieux peuplier, tout souvenir. D'une certaine façon il était déjà ainsi douze étés plus tôt, lorsqu'il était venu sur la terre et que grandir n'était autre chose que se penser soi-même. Mais à présent, lorsqu'il se souvient, lorsqu'il se pense, lorsqu'il s'imagine en arrière, nul arbre ne pousse. C'est cela la vieillesse. Verte mémoire.

Nous sommes justement au début de l'été, une fois de plus il vient de revêtir toutes ses feuilles et, comme elles brillent tout juste de leur vert le plus chaud et qu'elles ressemblent à de véritables petits arbres, le peuplier s'allume comme une lampe verte sous le soleil qui décline et se niche entre les branches, et tous les oiseaux arrivent en voletant bruyamment entre ses feuilles à la recherche d'un endroit où passer la nuit. C'est à ce moment-là que le vieux peuplier se souvient. Quand la nuit, les oiseaux et l'été arrivent. Il se souvient, par exemple, du premier oiseau qui s'est posé sur sa première branche, celle qui est restée tout en bas. En ce temps-là elle était sa branche la plus haute, mais aujourd'hui elle n'a presque plus de feuilles et elle est aussi grosse qu'un petit arbre. Elle était alors la partie la plus vive de lui-même et il avait senti l'oiseau sur sa peau, petit tas de plumes sautillant qui s'était reposé un moment puis avait repris son vol. Deux étés plus tard, lorsqu'il avait découvert la première maison humaine, et derrière elle la foudroyante ligne du chemin de fer, une grive avait bâti son nid sur la fourche de la dernière branche. Elle avait coupé et patiemment lié de toutes petites brindilles, et le peuplier avait appris à se transformer en maison, à être une maison avec une âme, tout comme auparavant il avait appris ce qu'étaient le chemin et l'âme du chemin, ce grand arbre fleuri de rêves. Le nid se balançait au bout de la branche et lui, bien qu'il aimât le vent fou du soir, prenait grand soin de ne pas trop s'agiter. Il l'avait recouvert de son mieux et mis de ce côté-là plus de feuilles que d'habitude.

À la fin de l'été, les oisillons avaient sauté du nid, et il

les avait sentis déplacer en tremblant leurs petites pattes maigres sur la branche pour prendre leur élan une fois, deux fois, trois fois, se lancer et tomber dans l'air comme des feuilles. En été, un arbre est presque un oiseau. Il se couvre de plumes craquantes qu'il agite au vent et grimpe, sur un simple désir, du fond de la terre à la cime la plus haute, saute de branche en branche, tout petit oiseau qu'il est, oiseau de bois dans sa cage de vertes frondaisons.

Cet été-là fut aussi l'été du chemin de fer. Avant, il avait appris ce qu'était une maison sans pourtant la voir tout entière. Des années plus tard, alors qu'il avait encore grandi, il ne voyait que ce qu'il aperçoit maintenant depuis sa pousse la plus élevée, un toit de tôle qui s'embrase sous le soleil et une cheminée blanche qui, au crépuscule, lance un panache de fumée. Parfois le vent apporte quelques voix. C'est à travers les feuilles d'automne arrachées par le vent que, d'une certaine façon, il était arrivé jusqu'à la maison. Ses yeux jaunes, déjà âgés, avaient contemplé l'intérieur de la demeure, l'homme maigre et sec dont la peau ridée ressemblait à l'écorce de ses premières branches, la femme et son odeur de feu de bois, et les deux enfants silencieux, avec leurs cheveux ébouriffés comme les plumes des oisillons de la grive. De ses vieilles mains jaunes il avait frappé à la porte de planches brisées, caressé les murs d'argile craquelés et recouverts de chaux. Main, œil, ailes jaunes d'automne, il avait couru devant le balai de feuilles de maïs, puis il était remonté au ciel dans la fumée odorante d'un feu qui annonçait le froid, le temps